

ÉLOGE DES HUITRES

(CHANSON CANADIENNE)

AIR : "Deux gendarmes....." de G. NADAUD

I

sur les huitres faire un poème
Serait rude chose, ma foi !
J'ai bien prouvé que je les aime
Et, tous, vous dites comme moi !
L'huitre n'a malgré tous ses titres,
Qu'une fourchette en son blason :
Mes amis, demandons des huitres
Pour voir si nous avons raison. } Bis.

II

Emblème de la modestie,
L'huitre fait valoir ses voisins :
Elle se met de la partie
Pour dissiper soucis, chagrins.
Blus juste que bien des arbitres,
Elle fait trouver le vin bon :
Mes amis, demandons des huitres
Pour voir si nous avons raison. } Bis.

III

L'huitre ne cède qu'à la force
Du couteau des gourmets vainqueurs :
Ainsi, sous une rude écorce,
On trouve parfois de bons cœurs.
Sa maison qui n'a pas de vitres,
Est fraîche dans toute saison :
Mes amis, demandons des huitres
Pour voir si nous avons raison. } Bis.

IV

Souvent des auteurs impossibles,
"Huitre" est l'équivalent de "sot." (+)
Gourmets délicats et sensibles,
Vous protestez contre le mot.
On écrirait de longs chapitres
Sur le sujet, mais à quoi bon ?...
Mes amis, demandons des huitres
Et vous verrez que j'ai raison. } Bis.

E. BLAIN-SAINT-AUBIN.

(+) "C'est une huitre !" Familier, pour dire :
"C'est un sot !" (Voir les dictionnaires.)

LE
CHEMIN DE LA FORTUNE

(Suite du Pays de l'Or)

PAR HENRI CONSCIENCE

II

LES FOUILLES

(Suite)

Cette matinée-là, ils travaillèrent avec autant de passion que la veille en s'excitant l'un l'autre par des cris joyeux ; ils couraient avec leur charge de terre, du puits à la rivière, secouant fortement la claie, et versaient des torrents d'eau sur le tamis. Pardoes seul paraissait moins excité que les autres. Quand ses compagnons, à chaque examen du sable aurifère de la claie, battaient des mains avec joie et que Donat dansait de plaisir, il hochait la tête et un sourire de doute errait sur ses lèvres. Il s'efforçait de tempérer leur joie en leur faisant comprendre qu'il n'y avait pas lieu d'être si content ; mais ils voyaient de l'or, beaucoup d'or, croyaient-ils ; et, chaque fois qu'on ouvrait la claie, il brillait de nouveau à leurs yeux. Qu'est-ce qui pouvait les empêcher d'accumuler de grands trésors, quand chaque heure les mettait ainsi en possession d'une nouvelle quantité d'or ?

Lorsque le soleil fut monté très haut dans le ciel, et que le moment du dîner fut venu, le Bruxellois fit cesser le travail près de la claie et commença devant eux à séparer le sable de la poussière d'or en soufflant dessus pour leur montrer la manière de s'y prendre. Les amis ne furent pas médiocrement étonnés de voir les paillettes étincelantes considérablement réduites par cette opération. Le baron soupçonnait le matelot grommelait, Victor regardait la terre avec découragement, Donat avançait la lèvre, Jean Creps riait de la déception générale.

Cependant, lorsqu'ils eurent lavé beaucoup de plats de sable, dont les uns donnèrent plus que les autres, ils obtinrent enfin pour résultat une quantité de paillettes d'or que Pardoes estima au poids net de deux onces, pour lesquelles on recevrait dans les stores, en argent ou en marchandises, vingt huit dollars ou environ cent cinquante francs.

— Eh bien ! eh bien ! s'écria Kwik, pourquoi avez-vous l'air si triste, messieurs ? C'est, pardieu ! un salaire quotidien de trois cents francs pour nous six ; cinquante francs pour chacun ! Je ne sais si les ministres, là-bas, en Belgique, en gagnent autant.

— Cela ne promet rien de bon, dit Victor, découragé. Ainsi, par ce rude travail et cette vie de chien, nous aurions amassé en six mois cinquante mille francs pour chacun !

— Ah ça ! perdez vous l'esprit ? s'écria Pardoes avec impatience. Vous m'ennuyez avec vos calculs d'enfants. Il ne nous restera rien du tout au bout de six mois. Croyez-vous donc que nous ne devons pas manger ? Et vous verrez ce que nos estomacs peuvent dévorer, grâce au travail des mines. Pour rester en bonne santé et conserver nos forces, en un mot pour acheter ce qui nous est nécessaire, tant pour notre nourriture que pour nos autres besoins, nous devons trouver au moins chacun une demi once par jour. Vous paraissiez étonnés ? Voyez, mes souliers sont usés, il faudra que j'en achète une paire de neufs. Combien croyez-vous que coûte dans les stores une paire de mauvais souliers ? Les deux tiers d'une once d'or, plus de 50 frs ! Il serait bon que nous eussions une paire de bottes de marais, pour ne pas nous rendre malades en restant ainsi continuellement les pieds dans la rivière. Une paire de bottes pareilles coûte peut-être dix onces d'or : 500 francs !

Tous courbèrent la tête avec une amère déception ; Donat s'arracha une mèche de cheveux et murmura :

— Ane que tu es, voilà la récompense méritée de ta folle cupidité ! Tu t'échines là à quelques milliers de lieues de l'heureux Natten-Haesdonck....

— Venez, allons dîner, dit le Bruxellois. Je meurs de faim et vous n'aurez pas moins d'appétit que moi.

En peu de temps, le café et les crêpes furent prêts. Pendant qu'ils dévoraient en silence, avec l'avidité de loup affamé, une prodigieuse quantité de galettes, Pardoes reprit :

— C'est triste, en effet, messieurs, de n'être pas tombés, comme nous l'espérons, sur un riche gisement d'or ; mais vous avez tort d'être si découragés pour cela. Chercher de l'or, c'est comme une loterie. Il y a des gens qui travaillent des mois presque pour rien et qui trouvent ensuite tout à coup, en un seul jour, une grande fortune. J'ai connu un homme qui avait pour compagnon que son fils, et qui a tiré, en deux mois de temps, pour 60,000 francs de pépites du trou. Il faut avoir de la patience ; notre numéro n'est pas encore sorti, mais le bonheur peut nous sourire à l'improviste. Dans tous les cas, si nous ne trouvons pas ici de l'or en assez grande quantité, nous ne perdrons pas notre temps et nous partirons aussitôt que possible pour le placer inconnu de la rivière de la Plume. Là, il y a beaucoup de pépites et de très grosses.

— Mais est-ce bien certain que tu trouveras l'endroit désigné ? demanda Jean Creps.

— Tout à fait certain : le chercheur d'or m'a parfaitement décrit et dessiné, sur un morceau de papier que je tiens dans ma poche, les chemins pour aller de Yuba jusque-là.

— Eh bien, partons donc tout de suite ! s'écria Kwik. Ce placer me rébate déjà énormément.

— Partir ! répéta Pardoes avec un sourire ironique. Pour aller au placer inconnu, il nous faut assez de provisions pour vivre tout un mois. Il est au moins à huit jours de marche d'ici, et il n'y a pas de stores. Nous ne pouvons donc partir avant d'avoir épargné quelques centaines de dollars.

— Eh bien, faisons de nécessité vertu et continuons le travail avec un nouveau courage ! dit Creps en se levant.

Ils suivirent son conseil et secoururent la claie avec tant d'ardeur que, le soir, ils avaient rassemblé six onces d'or pour prix d'une journée de travail. Quoique ce ne fût pas un brillant résultat, leur espoir d'une meilleure couche de terre, s'en trouva fortifié, et, le lendemain, ils reprirent leur travail plein de confiance.

Ils éprouvèrent bientôt qu'en cherchant de l'or on tombe d'une incertitude dans une autre. A midi, le lavage de la terre n'avait presque rien produit, et la plupart d'entre eux étaient d'avis d'essayer à une autre place dans la vallée.

Pardoes ne voulut pas y consentir et prétendit qu'on devait creuser aussi profondément que possible pour voir si l'on n'atteindrait pas la roche souterraine.

— Là, nous pourrions trouver les pépites, dit-il, et ainsi nous serions au moins récompensés de notre travail. Ordinairement, on découvre sous la terre d'alluvion de petites couches de pierres placées verticalement et qui forment de petites crevasses. C'est dans ces petites crevasses que se trouvent les pépites ou morceaux d'or.

Suivant ce conseil, ils travaillèrent encore pendant deux jours dans une terre pauvre, de sorte que, le cinquième jour, lorsqu'ils rassemblèrent tout leur or dans un plat de fer, le Bruxellois l'évalua au poids d'une livre environ ; moins qu'il ne fallait pour vivre économiquement pendant une semaine.

Ils se découragèrent de nouveau et travaillèrent avec peu d'ardeur, taciturnes et de très mauvaise humeur. Kwik même semblait plier sous le poids de sa charge de terre, et il allait et venait du trou à la claie sans dire mot. Mais, en revanche, les paroles aigres ne se faisaient pas attendre.

Tout à coup, Victor, qui était en dessous dans le puits, se mit à appeler ses camarades. Tous accoururent, craignant que Roonzaman ne fût enterré sous un éboulement ; mais comme leur cœur battait violemment lorsqu'il leva la main et leur montra une pépite grosse comme une fève, en s'écriant d'une voix étouffée par l'émotion :

— Ah ! Dieu soit loué, le trésor est trouvé ! Je vois briller dans le puits beaucoup de morceaux d'or semblables à celui-là.

Donat jeta un cri et se laissa tomber étourdi dans le puits, au risque de se casser bras et jambes, et heurta violemment l'épaule de Victor.

Le baron riait d'un air singulier et parlait tout bas de Paris, de trésors, de femmes, de chevaux.....

Ils avaient touché la roche du fond, et la prédiction de Pardoes s'était réalisée ; car les pépites trouvées gisaient sur une couche de pierres calcaires. Là, on chercha avec une ardeur fiévreuse ; on gratta la terre avec les doigts dans les interstices de la pierre, on rit, on cria, on chanta, la joie ne connut plus de bornes. Les chercheurs d'or, transportés, trouvèrent encore quelques pépites, moins pesantes pourtant que la première. C'étaient pour la plupart de petits morceaux gros comme un grain de seigle, d'autres un peu plus petits, et trois ou quatre gros et ronds comme des pois.

Lorsque le soir vint et que le trou fut tout à fait vide, on examina les pépites recueillies et on invita le Bruxellois à les évaluer. Après les avoir attentivement pesées dans la main, il dit que cette après-midi leur avait donné environ une livre et demie, ce qui pouvait valoir au moins dix-huit cents francs.

Les autres reçurent cette déclaration avec des applaudissements bruyants. Kwik et le matelot se prirent par le milieu du corps, et, malgré leurs fatigues, se mirent à danser et à chanter comme s'ils étaient au pays, à une kermesse de village.

— Ces folies ! s'écria le Bruxellois, et écoutez ce que j'ai à vous dire.

— Il est aussi déraisonnable, messieurs, de se laisser transporter par une joie exagérée que de courber la tête à la moindre contrariété. Calculez un peu avec moi. Nous avons travaillé cette semaine comme des chevaux ; nous ne pouvons pas continuer ainsi. Supposez que nos cinq journées de travail comptent pour six.

Nous avons donc travaillé toute une semaine. Nos paillettes et nos pépites réunies, nous avons amassé deux livres et demie d'or, c'est-à-dire quarante onces. Je suppose que nous employions vingt onces d'or par semaine pour notre entretien à tous, café et tabacs compris, il nous reste donc vingt onces. Cela ne ferait, à la fin d'une saison de six mois, que sept mille francs pour chacun de nous. Vous voyez bien qu'il n'y a pas de quoi se réjouir si fort.

— Mais les pépites sont là sous la terre ! nous le savons et nous les déterrerons ! murmura le matelot.

— C'est bien ; mais remarquez bien que nous devrions encore travailler toute une semaine pour y arriver.

— Nous pouvons en trouver de grosses, dit Creps.

— Oui, et de plus petites aussi ; peut-être point du tout.... Vous ne comprenez pas : la place est bonne : pas pour recueillir une fortune en peu de temps, mais assez cependant pour nous fournir les ressources nécessaires à notre voyage vers le placer inconnu de Yuba et de la rivière de la Plume.

Pendant cette conversation, Victor faisait les apprêts du souper.

A la fin du repas, le Bruxellois dit encore :

— Demain, nous nous reposerons, mes amis ; on ne travaille pas le dimanche aux placers. Ce jour-là, les chercheurs d'or vont ordinairement aux stores, s'y amusent plus ou moins, y boivent un verre de grog et y mangent une nourriture un peu meilleure, jusqu'à ce que la nuit tombe et qu'il soit temps de transporter à la maison, c'est-à-dire à la tente, les provisions pour la semaine. Nous ferons comme les autres, excepté un point. Les chercheurs d'or qui forment une société partagent ordinairement en petits tas égaux les paillettes et les pépites trouvées, et en prennent chacun leur part, pour la porter au cou dans leurs petits sacs de cuir. Il y en a parmi nous qui savent boire outre mesure, et qui pourraient faire des malheurs. Je propose que vous me laissiez garder l'or, aussi longtemps que nous nous trouverons dans les stores, sinon notre bonne résolution de faire des économies pourrait être vaine.

Le matelot grogna bien un peu, parce qu'il comprit que cette mesure était dirigée contre lui ; mais lorsque Pardoes lui dit que c'était aussi le moyen de ne pas se perdre dans les stores, il se soumit et la proposition du Bruxellois obtint l'approbation générale.

III

LA LOI DE LYNCH

Il était très tard dans la matinée lorsque les chercheurs d'or flammands prirent le café, un long sommeil leur avait fait beaucoup de bien. Aussi étaient-ils très gais en déjeunant.

Au moment où ils allaient se mettre en route pour les stores, Donat alla chercher le matelot et dit qu'il voulait monter à cheval pour faire suer un peu la bête, afin de ne pas la déshabiller du travail. Les autres ne s'y opposèrent pas, et ils partirent ainsi à cinq, car le baron avait été désigné par le sort pour garder la tente.

Le matelot, qui s'était trouvé pendant cinq jours dans une bonne prairie, était vif et avait une singulière envie de galoper. Donat avait assez de peine à le retenir, et néanmoins il était toujours en avant de ses amis d'une couple de portées de flèche. Après qu'ils eurent marché pendant une demi-heure, ils rejoignirent la route qui conduisait de différents placers aux stores, et ils rencontrèrent beaucoup de chercheurs d'or qui suivaient la même direction ou qui retournaient déjà vers leurs tentes chargés de provisions. Ces gens-là semblaient inoffensifs et de bonne humeur. Cela enhardit Donat au point qu'il laissait parfois galoper le matelot pendant quelques minutes et qu'il se trouvait à un quart de lieue en avant de ses camarades.

Ce jeu devait avoir une conséquence inattendue. Le matelot, arrivé à un certain endroit, tourna la tête de tous côtés, comme s'il sentait ou entendait quelque chose d'extraordinaire. Puis il se mit à galoper, sans obéir à la bride ni à la voix de son cavalier. Malgré les efforts de Kwik, l'animal têtu avançait toujours avec une rapidité tempérée, mais continue.

Au détour d'une montagne, Donat vit les stores et la grande foule amassée devant les tentes des marchands et les débits de boisson. Il cria et tapageait pour arrêter le matelot ; mais celui-ci, n'écoulant rien, le mena à travers la foule, jusqu'au store d'un marchand de farine où il s'arrêta tout à coup.

— Qu'a donc cet animal stupide ! grommela Kwik en s'essuyant le front. Je comprends : il voudrait avoir un peu de nourriture sèche, mais cela lui passera sous le nez : il n'aurait qu'à en dévorer pour deux onces d'or !

En disant ces mots, il avait sauté en bas de son âne et voulait l'éloigner du store ; mais du fond de la tente surgit en ce moment une vilaine femme qui s'écria en anglais, les bras levés au ciel :

— "God in heaven ! it is our old mule Jack !"
"Dieu du ciel ! c'est notre vieux mulet Jack !" Voilà l'assassin de notre pauvre cousin William ! L'animal reconnaît son écurie ; il a trahi le scélérat !

Et, pendant que Donat, qui ne comprenait rien à ces cris, la regardait d'un air étonné, elle cria et hurla si fort, qu'une foule d'hommes accoururent des autres stores.

La femme raconta, les larmes aux yeux, qu'il y avait une quinzaine de jours, un cousin était parti pour Sacramento avec d'autres muletiers, afin de chercher de la farine ; qu'ils avaient été attaqués en route par des brigands et qu'on avait traitreusement assassiné son cousin William. Le mulet de William était devant la porte et l'assassin sans doute aussi.

Un homme sauta sur Donat, le prit au collet et le secoua rudement, tandis qu'il disait en français à son oreille :

— Ah ! coquin, j'ai été pour toi dans la fosse aux lions sur le Jonas : maintenant, ta dernière heure est venue !

Et aussitôt il se mit à crier en anglais :

— "La Lynch law ! Lynch law ! Une corde, une corde ! A la potence, l'effronté meurtrier !"

Kwik essaya de se justifier dans toutes les anghes du monde.

— C'est mon bête ! I found l'âne. Celui-là voleur flou, spitsboef ; moi, bon garçon, good boy, donderwetter, chrétien, moi, Donat Kwik. Son baragouin bizarre fit rire quelques-uns des assistants ; mais la femme vindicative apporta une corde, et, en un clin d'œil, la moustache rousse du Jonas avait jeté un nœud coulant au cou du pauvre diable.

— Approchez ce tonneau vide ! s'écria-t-il. Nous le pendrons à ce montant de bois qui fait saillie au bout de la tente.

Kwik fut jeté sur le tonneau ; la moustache rousse se tenait debout derrière lui et tâchait de nouer le bout de la corde à cette traverse.

Donat, qui voyait bien que c'était sérieux et qu'il ne pouvait se défendre contre la foule furieuse, laquelle demandait sa mort immédiate, se laissa tomber à genoux sur le tonneau et se mit à prier en levant vers le ciel ses yeux pleins larmes.

Lorsqu'il sentit que le nœud coulant lui serrait la gorge, il murmura encore :

— O mon Seigneur, ayez pitié de ma pauvre petite âme ! — Adieu, Anneken ! adieu, jusque dans l'autre monde !

Cette attitude et la dévotion qu'on pouvait lire sur le visage abattu de Donat, inspirèrent de la pitié à quelques-uns des assistants. Cinq ou six s'avancèrent et crièrent à la moustache rousse :

— Arrêtez ! arrêtez ! ce n'est pas ainsi que doit être appliquée la loi de Lynch ! Donnez à ce malheureux le temps de se justifier.

— Pendez-le ! pendez-le ! criaient d'autres voix.

Mais ceux qui s'étaient opposés à la pendaison immédiate tirèrent leurs revolvers et dirent :

— D'après la loi de Lynch, le peuple est le juge ; nous sommes du peuple et nous voulons juger !

La moustache rousse, qui craignait une balle, se tint coi, mais demeura sur le tonneau avec la corde à la main.

Donat fut interrogé en deux ou trois langues différentes par ses protecteurs, pour savoir de lui comment il avait le matelot en sa possession ; mais la seule chose qu'ils purent comprendre de ses réponses, c'est qu'il avait trouvé le matelot. Le jeune homme, terrifié, pleurait à chaudes larmes et sanglotait tout haut, et son intelligible langage n'y gagna certes pas en clarté.

Tout à coup le frère du William assassiné accourut d'un store éloigné et exigea en termes furibonds la mort immédiate du coupable.

Ses protecteurs, convaincus qu'on ne pouvait obtenir des éclaircissements satisfaisants de l'accusé, cessèrent de le défendre et se retirèrent.

En un instant, la moustache rousse eut lié la corde au bois, et il levait déjà le pied pour lancer son innocente victime dans l'éternité.... quand, tout à coup, un triple cri d'horreur et de rage retentit derrière la foule des assistants. Un jeune homme avec des cheveux blonds, suivi de trois hommes taillés en hercules, sauta dans le cercle, tira, par un mouvement prompt comme l'éclair, un couteau de sa poche, coupa la corde, et pressa dans ses bras l'assassin supposé avec les témoignages d'une affection inquisite.

— Ah ! ah ! cria Jean Creps et dirigeant son revolver sur la moustache rousse, toi, tu voulais le bourreau de ce pauvre Donat ! J'ai un